



ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(22^e article. — Voir le dernier N°)

Pour terminer ce que nous avons à dire d'Apollonius, citons ce que dit Philostrate de ses derniers instants ici-bas, et de sa merveilleuse apparition à ses disciples, dans laquelle il prononce les plus admirables paroles sur l'immortalité.

« Il alla dans un temple où on le méconnut, et on le retint prisonnier. Ils le chargèrent de chaînes; Apollonius se dégagea pendant la nuit, et, appelant les gardiens pour qu'ils n'en ignorassent, il courut aux portes du temple, qui s'ouvrirent, et qui, aussitôt qu'il les eût franchies, se refermèrent. On entendit alors des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre, allez au ciel, allez ! » comme pour l'engager à s'élever de la terre dans les régions supérieures.

« Même depuis sa disparition, Apollonius a soutenu l'immortalité de l'âme. Il a enseigné que ce qu'on dit à ce sujet est vrai. Cependant il a déclaré ne pas approuver que l'on discutât avec trop de curiosité sur des matières aussi importantes. Il était venu à Tyane un jeune homme, hardi dans la controverse, et qui se rendait difficilement à la vérité. Apollonius n'était plus au nombre des vivants, on admirait son changement d'existence, et pas un homme n'osait prétendre qu'il ne fût pas immortel. Comme il y avait alors à Tyane un certain nombre de jeunes gens épris de philosophie, la plupart de leurs discussions roulaient sur l'âme. Notre jeune homme ne pouvait admettre qu'elle fût immortelle. « Voici dix mois, dit-il à ceux qui l'entouraient, que je prie Apollonius de me révéler la vérité sur l'immortalité de l'âme; mais il est si bien mort, que mes prières sont vaines, et qu'il ne m'est apparu, pas même pour me prouver qu'il fût immortel. » Ainsi parlait ce jeune téméraire. Cinq jours après, il reparla du même sujet avec ses compagnons, puis s'endormit dans le lieu même où avait eu lieu la discussion; des autres jeunes gens, les uns étaient occupés à lire, les autres traçaient sur le sol des figures géométriques. Tout d'un coup le jeune disputeur bondit comme en proie à un accès de démence; il était à moitié endormi et

couvert de sueur. « Je te crois, » s'écria-t-il. Ses camarades lui demandèrent ce qu'il avait. « Ne voyez-vous pas, leur répondit-il, le sage Apollonius? Il est au milieu de nous, écoute notre discussion, et récite sur l'âme des chants merveilleux. — Où est-il? disent les autres, car nous ne le voyons pas, et c'est un bonheur que nous préférerions à tous les biens de la terre. — Il paraît qu'il est venu pour moi seul. Il veut m'instruire de ce que je refusais de croire. Ecoutez donc, écoutez les chants divins qu'il me fait entendre :

« *L'âme est immortelle; elle n'est pas à vous, elle est à la providence. Quand le corps est épuisé, semblable à un coursier rapide qui franchit la barrière, l'âme s'élance et se précipite au milieu des espaces éthérés, pleine de mépris pour le triste et rude esclavage qu'elle a souffert. Que vous importent actuellement ces choses? vous ne les pénétrerez qu'à votre délivrance.* »

« Tel est l'oracle si clair rendu par Apollonius sur nos destinées futures.

« Il n'existe point de sépulture d'Apollonius, puisqu'on n'a pas retrouvé son corps, mais partout où j'ai passé, partout j'ai recueilli des récits merveilleux sur sa vie. »

Maintenant quel est le rôle précis d'Apollonius dans le plan de la révélation divine? Il a été un missionnaire; mais quel missionnaire? De même que Socrate et Platon préparèrent le christianisme par leurs doctrines, lui, fut chargé de visiter les temples, d'abolir peu à peu les sacrifices païens, ou tout au moins d'en contester la valeur; de rappeler aux hommes l'adoration de Dieu par la prière et les œuvres, en esprit et en vérité; de prouver à tous l'immortalité de l'âme par ses exemples et ses discours; de faire peu à peu fléchir le culte matériel du paganisme vers des idées plus spirituelles, afin qu'ainsi façonné le monde antique pût recevoir plus aisément la transformation qui s'opéra par le Christ. Il ne singea pas, comme on a dit, les miracles dus aux anges et au Messie, il en fit de moindres, par de bons Esprits, afin d'habituer la gentilité à ouvrir les yeux aux rapports du monde invisible. Il est bien supérieur à Cakya-Mouni, qui l'avait précédé en Orient; car celui-ci ne connaît pas Dieu; s'il connaît les dieux (les Esprits), il se regarde comme au-dessus d'eux pour chercher et trouver le salut, le *nirvana*, le néant, par lequel seul

s'obtient la délivrance des retours ici-bas, et cette délivrance, Cakya-Mouni dans son orgueil l'applique même aux dieux et aux enfants des dieux. C'est l'homme terrestre qui a la prétention de remplir le rôle qui ne doit venir que d'en-haut. Aussi le Bouddha, malgré quelques beautés morales de sa doctrine, tirées de l'élément divin déposé dans nos âmes, et dont on ne peut totalement s'affranchir, établit une religion qui est le comble de l'extravagance et du délire, sans Dieu et sans aucune influence céleste. Apollonius comprend mieux les choses, il vient des mondes supérieurs, il est adorateur de Dieu et des dieux; son nom signifie *fil* d'Apollon, comme chez les hébreux *Elie* c'est le nom grec du soleil, comme *Elisée* veut dire issu de la race du soleil. C'est un dieu solaire (Esprit venu du soleil). Or, il faut savoir que ces incarnations élevées ont du rapport, par leur vie et leurs doctrines, avec le Messie, qui partira encore de plus haut. Les dieux solaires n'ont jamais de tombeau: ils disparaissent avec leur corps. *Elie* est emporté dans un char de feu, *Apollonius* monte au ciel au milieu d'un chœur d'Esprits.

Moïse, avant eux, avait été enseveli par les mains du Seigneur, et jamais on n'a pu trouver sa tombe. Simon Ben-Jochaï, l'auteur du Zohar, s'élève au ciel sur un cercueil flamboyant. C'est toujours la même chose pour ces grands hôtes prêtés quelque temps à la terre. Déjà la Bible nous dit qu'Hénoch fut ravi par Dieu qui ne l'a pas rendu aux hommes. La légende doit être identique pour tous. Mais si *Apollonius* est supérieur au Bouddha, incarnation des tourbillons inférieurs, gémissant contre l'emprisonnement éternel des basses renaissances, il ne saurait être comparé, pas plus qu'aucun autre, au Christ, le Messie, *l'un avec le Verbe.*

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro)

LES ESPRITS CHEZ LES CHINOIS.

(1^{er} article)

La Chine, on le sait, est presque toute devenue bouddhiste. Or, la religion de Bouddha admet bien des dieux et enfants des dieux, des Esprits ou génies vulgaires (les ancêtres), et pour tous elle apporte le nirvana (néant), c'est-à-dire la délivrance des renaissances terrestres. Mais il est à remarquer que Cakya-Mouni, le bouddha, est athée: jamais il n'invoque Dieu, jamais il ne le prie: il ne le connaît pas. En Chine donc nous trouvons le culte des dieux (Esprits supérieurs), le culte des ancêtres; c'est le peuple nécromant par excellence, nous dit l'abbé Hue, ayant un grand respect pour ses morts, et c'est là presque sa seule religion. Aussi trouvons-nous chez eux les pratiques d'évocation et de consultation les plus développées. Il sera intéressant pour nos lecteurs de rapporter les récits soit du missionnaire précité, soit de Monseigneur Maigrot, soit du jésuite Amiot à ce sujet. C'est ce que nous allons faire.

« Ils interrogent les Esprits par trois méthodes principales, dont la plus remarquable est celle des chalumeaux. Ces chalumeaux, de neuf pieds de hauteur, sont déposés sur une table tournée comme eux vers le nord. Sur cette table, continuellement chargée d'encens, est déposée une autre petite table peinte en bitume jaune et renfermant cinq cavités, au-dessus desquelles sont des lettres et des figures dans lesquelles on place les flèches.

« L'heure de la consultation arrivée, celui qui tire les sorts, revêtu du costume de soie prescrit, et le visage tourné vers le nord, commence par se laver les mains avec dévotion; après quoi, faisant fumer l'encens, il invoque le grand Esprit des sorts, et le prie de vouloir bien résoudre la question qu'il lui soumet.

« Après cette évocation, il observe les rapports des chalumeaux avec les figures et les lignes tracées à l'avance sur la petite table, et c'est ce rapport qui lui donne la solution.

« Et que personne ne s'avise de voir là un jeu d'oisifs et une invention nouvelle. Confucius y revient sans cesse dans ses traités et semble, au chapitre IX, l'avoir transmis lui-même aux Chinois. Lorsqu'on veut interroger les parents, on apporte devant l'autel du temple cette table ainsi préparée, ainsi chargée d'encens, on y dépose deux boules concaves et séparées par le milieu à peu près comme des castagnettes, et puis, l'encens étant allumé, le consultant s'incline devant la tablette du mort, le conjure de manifester sa réponse par ces instruments dont il se sert comme de dés, touchés tour à tour par les baguettes; après quoi il fait une profonde révérence à l'idole, la remercie et s'en va. Les petites tablettes, ou plaques funéraires, sur lesquelles on inscrivait le nom du mort, et devant lesquelles brûlait l'encens du fidèle, anciennement, étaient de deux sortes, l'une que l'on nommait *chung*, et que l'on plaçait dans le temple, tout de suite après le mort, pour que la mort eût un lieu de repos; l'autre, qu'on élevait à la maison dans le même but. Aujourd'hui, c'est une tablette de soie ou de toile, suspendue par deux cordons, et qu'ils appellent *chu-pay-xin*, et autres noms qui équivalent à siège ou trône de l'âme. Il y en a une pour le temple, et l'autre dans la montagne, sur laquelle le cadavre est déposé; la première commence par rester dans la maison pendant les trois années que dure le deuil. Elle se compose de deux tablettes réunies et concaves, sur l'extérieur desquelles sont gravés le soleil et la lune, comme les mois y sont inscrits avec les jours et heures de l'année.

« Quant à l'intérieur, il renferme le papier qui contient les noms du défunt, son jour de naissance, celui de sa mort et la fameuse indication « siège de l'âme. »

« Cela fait, on suspendait un mouchoir destiné à recueillir l'Esprit, dit le Livre des rites, et à le transporter dans son trône avec un grand appareil. En face de ce trône, s'élève la table sur laquelle, soir et matin, on a soin de placer deux coupes de pastilles odoriférantes, du vin et des fruits, » véritable *lectisternium*, dit M. de Mirville, qui se compose en outre de viande fraîche et de tout ce que le défunt préférerait sur la terre.

« Au jour du sacrifice, l'officiant tire l'enveloppe de soie de son trône et la place sur cette table; alors on répand le vin autour de l'âme, et après des heures entières de genuflexions, suivies d'un petit discours que l'orateur jette ensuite au feu, on replace respectueusement la pieuse enveloppe sur son trône.

« Ce n'est que trois mois après que l'on se résigne à l'inhumation du corps; on le confie à l'Esprit du lieu qu'on lui assigne comme génie tutélaire et qu'on appelle à son tour *heü-tâ*. Confucius veut qu'on laisse dans le cercueil des ustensiles tout neufs, dont le mort ne s'est jamais servi et qu'on appelle en raison de cela « instruments des Esprits. »

« Au retour de la cérémonie funéraire, nouveau sacrifice, et cette fois évocation formelle de l'âme de la maison. On la prie de descendre, et lorsqu'elle s'est proclamée *Kiang-xin*, c'est-à-dire revenant, en disant: « *redeo*, je reviens, me voici, » on l'honore comme présente, on s'agenouille trois fois, on répand le vin sur la table, trois fois on lui offre la coupe. Le père de famille, qui est le médium visible de l'Esprit, goûte ce vin; après quoi on se retire, toujours avec force genuflexions et promesses à l'être regretté que l'on va penser à lui nuit et jour et qu'on reviendra lui offrir d'autres sacrifices.

« Alors, disons-nous, on se retire, et pour laisser plus de liberté à l'Esprit de faire tout ce qu'il veut, on ferme les portes et on attend dans la cour; après y avoir attendu quelque temps, le maître des cérémonies tousse trois fois, on rouvre la porte et on termine la cérémonie. Le troisième acte se passe en remerciements, en protestations du bon accomplissement des rites, et en tendres adieux prodigués à l'Esprit qui se retire, *recedenti Spiritui*. Il faut ajouter surtout qu'avant le sacrifice il y avait une autre oblation préalable, destinée à s'assurer de la présence de l'Esprit. Une fois assurés de cette présence, ils témoignent par tous leurs gestes, par leur tenue, par leur physionomie, qu'ils voient véritablement l'Esprit sur la tablette, et se comportent exactement en tous points comme s'ils le voyaient.

« Quelquefois on voit ces évocateurs du céleste empire saisis d'effroi, sortir en tumulte, comme frappés d'une terreur profonde, affirmant qu'ils ont vu leurs parents se porter de tous côtés, leur parler, pousser des soupirs. C'est en raison de ces manifestations, disent-ils, que tous les anciens rois attestaient que le culte des ancêtres était toujours l'objet de leurs pensées, qu'ils entendaient leurs voix, et conservaient gravés dans leur mémoire et leurs conseils et l'expression de leurs désirs. Il y a toujours là un véritable médium, qui devient le représentant et comme le vicair de l'Esprit; il s'assoit sur le trône, se met en rapport avec lui, et transmet ses instructions à toute la famille: « Nos ancêtres m'ordonnent de vous dire, leur crie-t-il à haute voix, que vous venez de gagner aujourd'hui de grandes félicités. » Puis, s'identifiant avec l'Esprit, ou plutôt l'Esprit parlant par sa bouche: « Venez, mes fils, venez, chers parents, ayez confiance, nous avons obtenu du ciel toutes sortes de bénédictions, la santé, la fécondité de vos terres. »

« Alors, on le consulte sur toute espèce de sujets, sur les plus petits détails du ménage, comme sur le mariage et l'établissement des enfants; à la lettre, ce sont eux (les ancêtres) qui régissent leurs familles.

« Dans tous les cas, on voit que les évocations spiritiques remontent assez haut dans l'histoire, et qu'elles n'ont rien de particulier, soit à l'Amérique, soit à nos temps modernes. Nous venons de les suivre dans l'intérieur des familles et sous le drapeau du lare de la maison chinoise. »

Nous avons vu le culte des ancêtres, voyons maintenant la classification des Esprits selon les Chinois. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

(7^e art. Suite et fin. — Voir le dernier N^o)

V

L'ÊTRE, par essence, étant l'activité intelligente même, ne cesse jamais d'agir dans sa pensée infinie, pour la particulariser et la concrétiser; cela veut dire qu'il ne cesse jamais de concevoir un espace sans limite, et d'y produire harmoniquement, dans une succession éternelle, la substance relative et phénoménale. A la forme il unit un principe primordial de vie qui, sans être formel lui-même, se combine indéfiniment aux formes, pour réaliser toutes les lois matérielles et intellectuelles de l'univers. Ce principe élémentaire, les sciences physiques l'admettent sous le nom d'ATÔME, et c'est là le phénomène matériel; considérons-le comme phénomène immatériel, tirant son origine de l'activité créatrice, et, à ce nouveau point de vue, appelons-le MONADE.

La monade sera donc la vision en Dieu de ce que nous nommons l'atôme; celui-ci ne devient phénomène pour nous qu'en vertu de cette vision divine qui seule en constitue l'existence. L'atôme, c'est la monade mise à la portée des bornes de

notre esprit dans sa conception illimitée vers l'infiniment petit qui, ramenant tous les êtres à un même point de départ, les annihile par là même tous, et les nie en tant que substance, pour ne laisser de réalité qu'à l'inétendu, infini véritable et seul infiniment grand. Pour Dieu, la monade est donc la vraie substance de l'atôme; mais comme Dieu seul la voit, l'atôme n'en est pas moins pour nous une substance secondaire génératrice de la forme et douée de certaines conditions de vie. Tout phénomène qui en engendre d'autres est, en un sens, cause substantielle de ceux-ci, pourvu qu'on n'attache point à cette locution un absolutisme qui ne convient qu'à Dieu; car, en fait, toute substance n'existe que par la volonté divine qui la conçoit dans sa féconde pensée, et dès-lors la réalise en lui communiquant un reflet de sa propre nécessité.

La sagesse créatrice maintient seule les êtres à l'état d'êtres. C'est pourquoi nous aimons Dieu, sa bonté, sa providence; c'est pourquoi nous vivons, nous croyons, nous espérons en lui. S'il n'existait point, rien ne serait; et par lui, c'est le rien qui existe, avec la destination de se rapprocher toujours de l'Être, sans pouvoir y atteindre jamais. Nous devenons éternellement: nous synthétisons ainsi en nous le néant et l'être, le premier en décroissance, le second en croissance perpétuelle. L'être absolu seul est la négation parfaite du néant absolu. Il est la monade infinie, d'une complexité irréductible, et créatrice des monades réductibles en néant; et l'on peut nous appeler avec stricte justesse des *néants réalisés*.

La monade est un élément complexe dont les virtualités correspondent à l'ineffable complexité divine; sa forme plastique, à l'imagination créatrice; sa vie, à l'activité suprême; son intellect, au moi divin. Mais ces trois virtualités ne se développent que successivement en la monade, sous la direction ordonnatrice, qui, de simple élément atomistique des corps inorganiques, la fait passer à l'état de moule typique des corps organisés, la doue insensiblement de locomotion, d'instinct, de mémoire, de personnalité, d'entendement et de liberté morale.

Imaginons un espace circonscrit quelconque, vide de toute matière, même éthérée, mais plein de monades. Dieu les distingue toutes dans sa pensée, selon leurs âges, leurs évolutions et leurs acquis; mais nous, pour fixer nos idées, distinguons-les comme une multitude innombrable de petits points plus ou moins obscurs ou brillants, selon leurs degrés d'élévation et capacités; les unes encore immobiles, les autres pivotant sur place et sur elles-mêmes, avec une rapidité en rapport avec leur développement mécanique, instinctif, intellectuel. Établissons entre elles, sur ces indices, une classification analogue aux classifications naturelles que les diverses espèces de monades sont destinées pour le moment à réaliser, et nous aurons ainsi les monades primitives de l'éther classées en *minérales, végétales, animales, humaines, angéliques*, etc. Toutes s'échappant, pour ainsi dire, du sein de l'inétendu, ont une carrière provisoire à parcourir dans l'étendue, où elles s'élancent emportées par un *courant de départ*; après quoi, leur évolution accomplie, elles y sont ramenées par un *courant de retour*, pour s'en échapper encore, mais douées de propriétés nouvelles, formant réellement des êtres nouveaux, et pour progresser ainsi vers Dieu, leur centre éternel.

Les moins avancées restent inconscientes; les moyennes se sentent elles-mêmes, les plus élevées sentent Dieu, et le comprennent de plus en plus.

La monade minérale, premier degré d'initiation à l'existence, est destinée à réaliser l'inertie atomistique sous toutes ses formes, depuis l'inertie absolue primitive, jusqu'au simple mouvement plus ou moins rapide de rotation sur l'axe, principe fondamental de toutes les forces chimiques et fluidiques, dirigées par cette loi unique primordiale que les monades qui tournent en sens contraire s'attirent, et que moins leur sens de ro-

tation est opposé, moins elles ont de tendance à s'unir ; que si le sens de leur rotation est identiquement le même, elles se fuient et se repoussent. Les unes forment les courants de l'éther ; les autres entraînées par les courants déjà formés, se rassemblent en masses plus ou moins compactes connues sous le nom de matière cosmique. Elles s'allient, se confondent, se combinent ou se séparent pour former des composés de diverses figures, masses et grosseurs, doués chacun d'une puissance propre, mais obéissant à l'attraction magnétique d'une monade supérieure intelligente, préposée à la marche de cette première initiation qui embrasse la nature physique tout entière en tant que passivité. A tous les états solides, liquides, gazeux et fluidiques, la vie de la monade minérale est purement mécanique et extrinsèque ; le mouvement lui vient d'une impulsion externe, sauf le mouvement interne de rotation sur l'axe que Dieu même a imprimé à la plupart, et qui du calorique latent peut s'élever jusqu'à la force fluidique. La monade minérale subit, dans son parcours, une infinité de transformations matérielles, compose la charpente grossière de tous les êtres organisés, s'épure et se subtilise dans les animaux en fluide nerveux, pour rentrer au sein de l'inétendu, après une suite inconcevable de vicissitudes et de siècles.

Là elle est combinée à d'autres monades de sa valeur, et toutes ces monades réunies n'en forment plus qu'une seule comportant en soi les forces de toutes, et les synthétisant dans une forme typique et propre, quoique élémentaire, qu'elle est destinée à développer, par l'absorption mécanique de molécules minérales charriées par les courants et les fluides ambiants. Le germe végétal se trouve ainsi créé pour les espèces typiques inférieures, qui se perpétuent par la condensation en germes particuliers des groupes divers de monades composantes et unifiées entre elles en similitude avec la forme typique générale. Ainsi les espèces se conservent jusqu'à ce que la combinaison primordiale soit épuisée.

Quant à la progression insensible des espèces entre elles, elle provient de l'introduction dans quelque germe inférieur de l'élément étranger d'une monade d'espèce différente, et dont la combinaison formelle vient modifier la forme typique. Cette introduction n'a pas lieu au hasard, mais elle est agencée et opérée par l'entremise d'intelligences à ce préposées ; comme d'une sphère et d'un cube d'égal diamètre qui se pénétreraient, on verrait résulter un système de courbes circulaires coupées par des angles polyèdres en saillie. Les espèces végétales varient de la sorte, et s'étagent par ascension depuis les algues, les lichens et les simples moisissures, jusqu'aux géants aux troncs centenaires.

Le fluide particulier qui résulte de la circulation des monades végétales composantes, qui développent le type formel de la plante, passe, par les aliments, dans l'organisme des animaux et dans celui de l'homme, pour y constituer un fluide musculaire en alliance avec le fluide minéral nerveux, et destiné, comme celui-ci, à entrer dans la composition du vêtement fluide de l'âme.

C'est au sein des filaments liquides et des fermentations végétales que se développent les premiers embryons de la monade animale. Les fibres tendres des végétaux leur servent surtout de matrices et d'abri, les ruisseaux capillaires de la sève leur servent de charrois. Sans le microscope, la science ne soupçonnerait même point les infusoires, et cependant ils jouent, dans les vertus curatives ou délétères des plantes, le rôle le plus important. Parmi leurs espèces innombrables et qui varient avec chaque milieu, on a remarqué que les mieux armées dévorent les autres avec une incroyable rapidité, pour devenir elles-mêmes la proie de certains ennemis supérieurs. Or, comme on

en découvre aussi par myriades dans les sucs stomachiques, les humeurs et le sang, il est à croire qu'ils y causent souvent des maladies par leur agglomération anormale, et que les remèdes ne guérissent qu'en introduisant dans la circulation des espèces d'animalcules qui y détruisent les espèces nuisibles. La médecine en est encore au début de ces observations et des immenses résultats auxquels elles sont appelées. La monade animale s'y transforme de degrés en degrés, pour constituer, dans les animalités plus avancées un fluide magnétique vital, principe de l'instinct, et obéissant nécessairement à une nature typique interne qui elle-même n'est que le résultat de combinaisons mécaniques dirigées par le magnétisme planétaire. La propagation dans chaque espèce a lieu par déchirement et dédoublement de la monade, dédoublement qui reproduit symétriquement la monade entière, comme de l'étincelle jaillissent à la fois mille étincelles, et qui dans les sommités seulement agit au moyen d'un appareil générateur. L'animal peut arriver à une certaine perception de sa personnalité ; on ne peut nier que son instinct ne s'élève quelquefois jusqu'à une sorte d'intelligence ; mais ce qui en fera toujours une créature inférieure à l'homme et un être tout différent, c'est qu'il est incapable de s'élever aux principes et de sentir Dieu. Il faut, pour qu'il en arrive là, qu'il se réduise de nouveau en l'invisible monade, et qu'il plaise au souverain Créateur de lui souffler cet élément divin de liberté morale et d'immortalité. Alors ce n'est plus une monade instinctive, c'est une âme intelligente, quelle que soit d'ailleurs la grossièreté des enveloppes qu'elle aura à subir et la série de ses épurations morales. Elle a conservé des animaux le fluide formel et vital qui lui donne ses tendances innées, tendances qu'elle s'habitue peu à peu à reconnaître, à dominer comme une glorieuse reine qu'elle est au milieu de ses sujets. Et lorsque enfin, d'épreuves en épreuves, d'ascensions en ascensions, elle les a toutes réduites à une juste obéissance, et qu'elle parvient à comprendre que dans le seul amour de Dieu est le sens de sa marche immortelle, alors, déployant magnifiquement ses ailes, et poussant son cri de joie, elle abandonne pour toujours les misères terrestres ; et, dépouillée de toute enveloppe pesante et retardataire, elle se dirige, d'un vol non interrompu, vers les célestes clartés.

Nous arrivons ainsi, comme M. de Turreil, quoique par une autre voie, à la conception d'âmes générales, angéliques, astrales et même universelles en progression éternelle vers la plénitude infinie. Comme lui, nous admettons des races humaines étagées par échelons d'avancement. Nous reconnaissons des AINÉS et des CADETS au sein des générations, et nous pensons que « chaque race originale est le produit d'un enfantement particulier qui élève dans la région humaine une espèce inférieure. » Nous ne le démentons point quand il dit : « Plus une race ou un individu a le sentiment de la solidarité universelle, plus haute est sa place dans l'échelle humanitaire, plus parfaite est son idée sociale qui se complète et se traduit par l'idée religieuse. »

Oui, la religion est le *summum* du cœur humain, l'*alpha* et l'*oméga* de la connaissance, en élan vers les splendeurs des cieux.

Ici l'âme tressaille, la raison adore, la pensée s'arrête en extase, et les trois vertus théologiques, nous conviant tous à un même hymen, versent de leurs mains divines, sur nos désespoirs, leur baume infailible et sauveur.

HILAIRE CHOUVY.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.